



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Réflexions Chrêtiennes, Sur Divers Sujets De Morale

Utiles A Toutes Sortes de personnes, & particulièrement à celles qui font
la Ratraite spirituelle un jour chaque mois

Croiset, Jean

Paris, 1710

Des Passions,

[urn:nbn:de:hbz:466:1-46032](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-46032)



REFLEXIONS SPIRITUELLES.

*Pour servir aux personnes qui
font des Retraites.*

DES PASSIONS.

L.



Les Passions sont comme le grand
moteur de la plupart des actions
de la vie. Il est peu de gens qui
ne gemissent sous leur tyrannie.
Elles sont le supplice de l'esprit, & les
tyrans du cœur humain.

Elles naissent avec nous : malheur à
celuy qui ne vit pas plus long-temps qu'
elles. Ennemies de nôtre repos, elles n'en

Tome II.

A

ont point, pour ainsi dire, qu'elles ne nous voyent dans le trouble. Rien ne sçauroit les appaiser, parce que rien ne les contente. Leur but, dit l'Écriture, est de dessécher & de consumer l'ame par mille inquiétudes, par mille chagrins : *Non satiabitur donec consumat arefaciens animam.* Eccli. 14.

Le même amour propre qui leur a donné la naissance, les nourrit. Plus anciens domestiques que la vertu, elles préviennent la raison, & se revoltent contre la volonté, dès qu'elle les contrarie. Toujours d'intelligence avec les sens, comme plus fortes, elles maîtrisent l'ame. Chacun s'en plaint, & il n'y a personne qui ne les ménage. Elles ébloüissent tout le monde par une fausse lueur de plaisir & de félicité chimerique. Peu de gens qui ne voyent le piège; nul presque qui s'en défende; & lors même qu'on s'en défie, on y donne étourdiment.

Mais ce qui est encore plus surprenant, c'est que quelque irrité qu'on soit contre les passions, dont on ne ressent que trop tous les jours, les funestes effets; on se sçait mauvais gré de ne les avoir pas vives jusqu'à un certain point. L'indolence est

regardée comme bêtise. On se croiroit même, ce semble, malheureux, & inutile à la société civile, si l'on étoit sans passions.

Nul âge qui en soit exempt. Est-on enfant? les passions sont d'ordinaire les seuls ressorts qui font jouïr, pour ainsi dire, toute la machine.

Est-on jeune? c'est la belle saison, où elles ont plus de vivacité, plus de force; où elles regnent avec plus d'empire, où elles font aussi plus de dégâts.

Un âge plus meur ne les rend que plus fieres. La réflexion en modère la fougue, & les faillies; mais elle n'en purge pas le venin. Les plus étourdies ne disparoissent alors, que pour ceder la place à de plus dangereuses. Celles qui font le moins de bruit, ne sont pas toujours le moins à craindre. Une malignité muette & cachée, nuit avec d'autant plus de sûreté & de hardiesse, qu'elle est moins apperçûë, & qu'on s'en défie moins.

La vieillesse affoiblit les forces de l'esprit & du corps, mais non-pas celles des passions. On se trompe si l'on croit que le temps les apprivoise; elles n'en deviennent que plus impérieuses, plus absoluës.

Une longue possession leur sert de nouveau titre ; une vieille habitude est pour elles une prescription : *Qui exultant in malis, consensescunt in malo.* Eccli. 10. Et comme ce dernier âge éteint d'ordinaire la vivacité de l'esprit, & rend la raison plus pesante ; de là vient que les passions paroissent dans les vieillards plus âpres ; elles y perdent tout ce qu'elles avoient de brillant, & ne retiennent que ce qu'elles ont de plus sec.

Qu'on s'épargneroit de chagrins, qu'on éviteroit de mauvais pas, qu'on se procureroit une douce vieillesse, si l'on s'appliquoit de bonne heure à dompter ces irreconciliables ennemies de nôtre repos & de nôtre salut ! L'orgueil est toujours suivi de regrets & de repentirs : *Contritionem precedit superbia.* Prov. 16.

II.

Les passions ne sont pas seulement de tous les âges, elles sont encore de toutes les conditions, & de tous les états. Nul pais où elles soient étrangères. Le desert le plus affreux ne leur est pas inaccessible ; il n'est point de genre de vie qui les rebute ;

Spirituelles.

& pourveu qu'on les souffre, elles s'accommodent de tout.

La plus profonde solitude ne sert souvent qu'à les rendre encore plus farouches. Pour peu qu'on les épargne, elles se mettent bien-tôt hors d'insulte. Une artificieuse souplesse leur fait trouver un abri jusques parmi les travaux mêmes de la penitence; enfin elles trouvent des forts, & des retranchemens par tout.

Les passions se joiënt du naturel, de l'humeur, de la devotion même. Elles nous persuadent toujours ce qui les flatte; & si l'on n'est continuellement en garde, quelque bonne volonté qu'on ait, on court risque d'être le joiët de ses propres passions.

Chaque passion parle un langage différent, toutes cependant disent la même chose. La diversité des objets qui se presentent aux sens, est la cause ordinaire, ou du moins l'occasion des différentes agitations de l'ame. La fin est de rendre absolu l'amour propre. Toutes les passions conspirent contre nôtre salut: nulle qui ne soit opposée à la morale de l'Evangile, & qui en nous assujettissant aux sens, ne nous écarte de nôtre dernière fin.

Une passion flattée domine bien-tôt. Vous suivez vos desirs deréglez, dit l'Eclesiastique, vous en ferez bien-tôt l'esclave. Quelle confusion pour vous ! Quelle joye alors, quel triomphe pour vos ennemis ! *Si praestes anima tua concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis tuis.* Eccl. 18.

Quand s'éforcera-t'on de ne plus ménager un ennemi, à qui la moindre trêve vaut une victoire ! Ennemi qui regne toujours en tyran, s'il n'est luy-même esclave ; qui ne se rend jamais par composition, & qu'on ne dompte qu'en ne luy donnant point de quartier.

En effet, épargner une passion, c'est luy donner des armes. On s'imagine qu'on l'affoiblira peu à peu : on se trompe. La tolérance l'enhardit, & la fortifie. L'erreur est encore bien plus grossière, si l'on pense s'en délivrer en la satisfaisant.

Cede-t-on à la passion ? elle en devient plus furieuse. Son impétuosité croît par l'éloignement de tout ce qui peut luy servir de frein, ou d'obstacle. Le ménagement, ou la soumission ne servent qu'à établir la tyrannie. Tout se ressent des ravages qu'elle fait. Nul sujet de repentir,

qui ne soit l'ouvrage de quelque passion.

Est-il possible qu'on ne s'aperçoive pas des funestes dégâts, que fait tous les jours cet ennemi domestique ? On les connoît, on les sent, on en gemit ; car qui ne crie pas contre les passions ? Mais c'est tout ; la colere ne va pas plus loin. Car que fait-on pour en arrêter le progrès, & pour les vaincre ? Helas ! on les nourrit, on les flatte. Quelques soupirs forcez qu'on prend pour des desirs de sa liberté, sont d'ordinaire les seuls efforts qu'on fasse pour sortir de la servitude. Qu'on est longtemps esclave, quand on ne fait que gémir sur son sort !

On a beau dire : on ne veut pas se broüiller avec un maître qu'on sert volontiers, & qu'on aime. On se plaint sans cesse de ses passions ; & on est d'intelligence avec elles. Ne nous plaignons plus de leur violence, ni de leur tyrannique domination : elles nous doivent tout ce qu'elles ont de force. Nous les faisons ce qu'elles font, en voulant bien faire librement ce qu'elles nous suggèrent. Disons-le, nos passions sont violentes, parceque nôtre volonté est foible.

A iiij

3
Reflexions

Nous ne nous repaissons que des biens sensibles, voilà pourquoy nous ne trouvons plus de goût dans les biens spirituels. *Diminuta sunt veritates.* Psal. II. Ces grandes veritez, si propres à reprimer nos passions, ne font presque plus d'impression sur nos esprits. Nôtre foy est foible, & nous nous étonnons que nos passions soient violentes ! Il seroit bien plus étonnant qu'elles le fussent moins, pendant qu'on les flatte si fort.

N'attribuons plus nôtre défaite, & tous nos égaremens à la puissance de nos ennemis : la grace du Redempteur, laquelle ne nous manque jamais, suffit pour les vaincre. Nous nous aimons trop : voilà la source du desordre. Les passions flattent nôtre amour propre : voilà le nœud de l'intrigue que nous avons avec elles, & de la trop bonne intelligence qu'elles ont avec nous. Ne disons plus : nous sommes trop foibles ; à proprement parler, nôtre foiblesse c'est nôtre mauvaise volonté.

Nous voudrions : ce desir est conditionnel, & toujourn inefficace. Cela veut dire ; s'il n'en coûtoit rien pour dompter ses passions, s'il ne falloit point combat-

tre pour vaincre ; si l'amour propre ne perdoit rien de ses droits , on voudroit se défaire d'un ennemi qui nous nuit beaucoup , mais qui dans le fond plaît , & qu'on ménage. A toute autre condition on ne peut point entrer en lice. On voudroit : mais il est pourtant vray qu'on ne veut pas. Et c'est cette bonne volonté qu'il faut demander avec humilité à Dieu, qu'il ne refuse point, & qu'il demande de nous que nous suivions avec fidélité dans toutes les occasions.

III.

On ne parle point ici de ces passions fougueuses qui ne se répandent qu'en torrents , & qui ne sauroient éclater sans dire à tout le public combien elles sont odieuses. La politesse de nôtre siècle bannit du commerce des honnêtes gens toutes ces impetueuses fureurs , & les regarde comme des accez de frénésie. Ce ne sont presque plus là que des maladies populaires.

Des passions moins turbulentes , & moins grossieres régnerent dans un monde plus poli , mais elles n'en sont pas pour cela moins passions. On peut dire qu'elles

ne se sont humanisées que pour regner avec plus de sûreté, & pour être plus en état de nuire. Hélas ! elles n'ont que trop réüssi. Trouve-t-on beaucoup de gens qui n'agissent pas par passion ? Ceux-mêmes qui paroissent les plus moderez ne semblent point avoir d'autres guides. C'est un poison froid : il cause moins de convulsions, mais non pas moins de douleur ; & si l'on n'y apporte un prompt remede, il est toujours mortel.

Ce sont des passions souples, accommodantes ; elles vous abandonnent tous les dehors de religion ; elles n'en veulent même ni à l'éducation, ni à la réputation d'honnête homme. Le cœur est toute leur conquête ; & le cœur devenu leur esclave, quelle malignité, alors dans l'esprit ! quelle corruption dans les mœurs ! quel déreglement dans toute la conduite ! Un air de modération, & de probité ; de belles manieres ; un dehors étudé, poli, gracieux, engageant, tout cela sert de masque. La civilité ne paroît plus qu'un commerce ingénieux pour se tromper mutuellement. Ce sont des artifices dont les passions se servent pour triompher ; & leur victoire n'est jamais incer-

taine. On a beau crier à l'ennemi : tant qu'on ne voit point de feu, on prend les plus salutaires avis pour de fausses alarmes.

N'ouvrira-t-on donc jamais les yeux ? Le prestige durera-t-il toujours ? La foy & la raison seront-elles toujours interdites ? Ignore-t-on que la passion corrompt tout ; & que nos déplaisirs, nos inquiétudes, nos chagrins n'ont presque point d'autre source ? Elle est empoisonnée, cette source ; peut-on douter que tout ce qui en vient ne soit vicieux ? Cependant rien de plus flatté, rien de plus épargné que cet ennemi domestique.

Touche-t-on du moins à la passion dominante ? Tous les autres vices nous peuvent être comme étrangers, mais la passion dominante est nôtre fonds, elle fait nôtre propre caractère. Quels efforts fai-on pour la combattre ? Ceux qui font même profession de vertu la ménagent ; fit-on la guerre à toutes les autres, celle-là est privilégiée. Est-elle moins à craindre ? nullement, il n'en est point de si funeste ; peu de défauts qui aient une autre source. Pourquoi tant de ménagemens pour un ennemi si dangereux ? c'est qu'on ne sau-

roit le maltraiter sans blesser dangereusement l'amour propre ; & l'on sçait, s'il y a beaucoup de gens aujourd'huy qui s'aiment peu ; s'il s'en trouve même beaucoup qui ne s'aiment pas trop.

Non dominetur mei omnis injustitia, s'écrie le Prophete ; ne souffrez pas, Seigneur, qu'aucune iniquité domine en moy. *Psal.* :18. Ne pensons pas qu'il n'y ait que ces vices grossiers qu'on doit craindre. Toute habitude vicieuse : *omnis*, tout peché familier, toute passion dominante, est une espece de peché originel, c'est-à-dire, la source de tous les autres vices.

Le Grand Prêtre Héli n'étoit sujet, ni à l'envie comme Saül, ni à une cruelle ambition comme Jesabel, ni à une sacrilege avarice comme le traître Apôtre. Sa passion dominante étoit un vice que plusieurs croyent innocent, & qui fut cependant la source de tous ses malheurs. Il aimoit le repos, & haïssoit les affaires : c'étoit un caractère d'esprit doux & facile, ennemi du bruit & de l'embarras. Il ne s'acquitte qu'avec nonchalance de son ministère. Quelque indignes qu'en soient ses enfans, il leur en laisse tout le soin.

L'indolence pour son employ, & la trop grande indulgence pour ses enfans sont la passion dominante; & de-là quel desordre! combien de malheurs!

Quelque indignes que soient ses enfans d'approcher des Autels, il leur en laisse faire les plus sacrées fonctions. Il ne s'informe pas des désordres de leur vie. Il souffre qu'au scandale du peuple de Dieu, ils déshonorent leur caractère par des excès honteux; que par une avarice fardide ils éloignent les Fidèles de l'Autel, & des sacrifices. Averti de leur conduire, il se contente de réprendre mollement ceux qu'il falloit châtier, & retirer du ministère. La colère de Dieu éclatte bien-tôt sur la tête du pere, & des enfans, & on en sent les tristes effets jusques dans tout le peuple. Ophni & Phinéas perissent dans le combat; trente mille hommes restent sur la place; l'Arche, ce dépôt sacré, est prise par les Philistins; à cette funeste nouvelle Heli meurt sur l'heure. Tant de péchez, & de si grands malheurs sont les fruits d'une seule passion dominante. Que de gens pourroient servir d'exemples pour prouver cette importante verité; qu'il importe d'étouffer sans misericorde, dès leur

naissance, les moindres passions, & que le Prophete a bien raison de demander sans cesse à Dieu, qu'il ne souffre jamais qu'il en soit esclave: *non dominetur mei omnis injustitia.*

De l'Orgueil.

L'Orgueil est une opinion excessive qu'on a de soi-même, de son propre mérite, de sa propre excellence; c'est un desir ardent & dereglé, que tous les autres ayent la même opinion de nous. Si les hommes vains étoient instruits des jugemens peu favorables qu'on forme d'eux, rien ne seroit plus propre à faire mourir leur orgueil; mais quand l'erreur est également dans l'esprit, & dans le cœur, il est difficile d'en guerir.

A la verité un merite extraordinaire est moins susceptible d'orgueil, ou du moins plus capable de découvrir le foible de cette folle passion. Un bon esprit donne peu dans les fausses lueurs, sa pénétration le porte loin; un petit genie ne sort presque point de chez lui-même, & comme les lumieres ne vont jamais au delà de sa sphere, il ne trouve rien que de commun dans tout ce que font les autres, & n'admire